

...et si nous retournions en Oranie !

DUBLINEAU (2^e partie)

Amis lecteurs qui m'écrivez pour dire que 20 ans après l'exode vous n'avez pas encore trouvé intégralement la sérénité nécessaire à l'apaisement de l'esprit, je réalise parfaitement votre situation, qui est du reste celle du plus grand nombre d'entre nous : il est des blessures qui ne parviennent jamais à se cicatriser... A l'heure présente, ainsi que l'exprime un ami de l'Ain, "il nous faut voir à jamais, c'est-à-dire jusqu'à l'heure de notre mort, la vie telle qu'elle est, peu drôle, surprenante, déroutante, accablante parfois, au goût du jour surtout des décisions abracadabrantes des nouveaux princes qui prétendent gouverner". Pour nous, il faut comme on dit s'en faire une raison : elle ne sera plus celle que tout naturellement nous souhaitions et espérons voir se dérouler sous le ciel de chez nous. Elle ne peut plus changer, évoluer, sinon être pire. Regardons autour de nous : les bonnes fées ont depuis longtemps déserté l'Hexagone, et des mégères ont pris leur place. Par ailleurs, les apprentis sorciers de l'heure ne valent pas plus cher que les sirènes d'hier, "qui nous ont promis, dites-vous, un changement en profondeur". En profondeur, mais jusqu'où ?... Ils sont aujourd'hui au bord de cette profondeur, d'où ne montent que contestations, lamentations, menaces... Une chienlit d'envergure en somme. "C'est le rêve de Moscou qui se réalise..." dites-vous encore. C'est une possibilité pour demain, si un frein n'est mis à ce rêve, car demain cela pourrait se traduire par une expression que nous avons souvent entendue : les Soviets partout !... Comme à Budapest, Prague, Varsovie...

Le temps de l'infamie n'a pas été emporté par le funeste "vent de l'histoire". Il est encore présent dans nos cœurs, dans notre esprit et, hélas ! même à nos yeux. Une preuve tangible en est cette association d'anciens combattants qui, en mars 1962, après avoir bien fêté la Quille, prétend, à chaque anniversaire de l'odieuse comédie d'Evian, célébrer le 19 de ce mois, tragique à plus d'un titre, "la fin des combats en Algérie". Comme on nous aime !... Et comme ils sont encore nombreux, ici et là, dans tout ce qui nous environne ou presque, les manieurs du couteau dans la plaie ! Vingt ans après, il est des gens qui pensent à cette Quille, en se singularisant devant une stèle ou un monument et, c'est un comble ! il est des autorités qui assistent ou se font représenter à ce qui est, à la vérité, la commémoration d'une capitulation, pour ne pas écrire un véritable crime doublé d'une trahison !!!

Qu'on veuille ou non le croire, nous restons les mal-aimés d'un égoïste et pervers Hexagone, comme le sont aussi, il faut le crier haut et fort, nos compatriotes musulmans qui, pour échapper au massacre, ont cru y trouver un havre de paix. Pour ceux qui ont cru aux promesses (la France est ici pour toujours !) c'est depuis 20 ans l'insulte justifiée, de leur part, à l'endroit de ces menteurs qui nous ont fait tant de mal. Si j'en avais la possibilité, j'irai à leur rencontre, pour leur exprimer mon soutien moral et rapporter dans ces colonnes la manière dont ils sont encore considérés, et décrire les lieux où on les a, disons pour être correct, installés.

En ces jours de mars au cours desquels j'essaie d'évoquer mieux encore ce gros bourg qu'était Dublineau, et surtout le héros qui portait ce patronyme, loin, bien loin pour sûr d'un "quillard", je pense aux égorgés de Mers-El-Kébir, des enfants dont un encore au sein de sa mère (20 ans ce mois tragique de mars), à ces autres enfants de Palat, encore au biberon, à cet autre gosse d'Oran, 11 ou 12 ans, assassiné de la même horrible façon, dans la file d'attente d'un autobus, place Foch : je n'étais pas loin de cet acte inqualifiable, sur le trottoir du Cercle militaire.

Non, le temps de l'oubli n'a pas non plus été emporté par le vent cruel de l'Histoire. Horrible mois de mars dans tous les sens, j'en suis sûr, nombreux restent qui auront eu une pensée et dit une prière à la mémoire de tant d'innocents et de tous nos autres chers disparus du fait de notre longue tourmente.

... Et pendant ce temps-là, le gangster de la poste d'Oran et de la banque Chabasseur effectue un tour de France... Avec quels moyens ! Aux frais de quelle généreuse princesse !!! Aurait-il trouvé le trésor de guerre du F.L.N. ?...

C'est par un décret du 10 novembre 1851, signé par Louis-Napoléon Bonaparte (le neveu), Président de la République, que fut officiellement fondé le centre de Dublineau. Il comprenait alors une superficie de 700 ha et une collectivité de 54 feux. Son aménagement en forme d'enceinte fut l'œuvre du Génie militaire qui, quasiment à travers toute notre Oranie, fit montre de certaines qualités dans le choix du site et des travaux entrepris pour sa défense. Mais si ce centre fut fondé en 1851, par décret, il ne le fut en réalité qu'en 1854, en raison des travaux d'aménagement, d'une certaine insécurité, et aussi du fait du célèbre coup d'Etat du 2 décembre qui, on le sait,

provoqua l'avènement du Second Empire. Rappelons-nous : "L'Empire, c'est la paix !". On connaît la suite.

Il faut cependant ajouter que la première exploitation agricole fut l'œuvre d'un certain Delonca, qui fut assassiné quelques années plus tard, comme du reste plusieurs membres de sa famille. Rien de nouveau, précisément un siècle plus tard, sous notre soleil, et c'est curieusement et malheureusement ce douloureux événement qui retarda la fondation réelle du centre. Disons également qu'à l'heure de la construction du Blockhaus (voir notre dernier "Echo"), l'Oued El-Hammam était attaqué par Abd El-Kader : c'était le 26 juillet 1843, c'était aussi la dernière tentative de l'Emir, dans cette région proche de Mascara. Une autre cause du retard ci-dessus évoqué fut l'arrivée à Dublineau, en relation avec le coup d'Etat du 2 décembre 1851, d'un important groupe de déportés, 202 dit le chanoine Desjardins, 365 au total selon les indications de notre regretté compatriote Roland Villot, qui fut pharmacien à Arzew, d'après son remarquable ouvrage "La vie politique à Oran de 1831 à 1881", ouvrage qui permettra aux Oranais de mieux connaître leur ville, s'il est vrai qu'un chapitre sur la chose publique a sa place marquée dans l'histoire de toute localité.

Mais 202 d'entre eux seront effectivement dirigés sur le camp de triage du lieu-dit "Sidi-Brahim" qui prendra plus tard le nom de Dublineau, par un regroupement de divers lieux-dits dont il sera question dans les pages qui vont suivre. Les autres déportés, 163, seront envoyés dans les colonies pénitencières de Pont-du-Chélic, près de Mostaganem, à l'embouchure précisément du Chélic, d'Oued-El-Hamenane (Prudon), ou internés au fort Saint-Grégoire, sur le Murdjajo, qui dépend alors de l'autorité militaire de Mers-El-Kébir, ou dirigés sur Arzew, Tlemcen, Mascara, Nemours, Saint-Denis-du-Sig. Leur débarquement, qui avait eu lieu à Oran, comportait trois contingents de "démagogues dangereux", "d'exaltés", de "capables des plus grands excès"... Rien de nouveau sur le plan de l'Histoire, puisque sont nombreux parmi les lecteurs de "L'Echo", les exaltés de l'Algérie Française, dont je m'honore, qui ont eu à subir, comme leurs ascendants..., mettons les caprices du Pouvoir absolu.

Ils étaient 174 débarqués de la frégate "Isly" le 5 avril 1852, 105 de la frégate "Colbert" le 22 et 86 de la frégate "Pluton" le 27 de ce même mois. Ils venaient de la Creuse, du Gers, du Lot, de Gironde, du Lot-et-Garonne, du Var, du Finistère, de l'Aude, des Bouches-du-Rhône, du Rhône, de l'Allier, des Pyrénées-Orientales, des Basses-Alpes, de l'Ardèche, de Saône-et-Loire, des Hautes-Alpes, de Haute-Loire.

LES PREMIERS COLONS

Compte tenu de la fondation réelle du Centre en 1854, 17 colons volontaires s'y installent, qui ont noms Bauer, Bender, Dardan, Delonca, Lepin, Jovillain, Lenormand, Meyer, Schmitt, Schott, Teodose, Teuffel Etienne et Joseph, Vendelin et, chose pour le moins insolite, une famille musulmane, les El-Bachir Ben Binar. Deux années après, en 1856, ce sera un groupe d'émigrés en partance pour l'Amérique, originaires des provinces rhénanes, Duché de Bade et Palatinat. Au cours de l'escalade du Havre, la plupart solliciteront des concessions en Algérie, cette terre étant plus proche de celle qu'ils ont quittée, que la lointaine Amérique. Il y a là 27 familles groupant 127 personnes, mais 24 seulement obtiendront des concessions, les trois autres se débrouilleront pour s'installer à Oran. Ces nouveaux habitants d'Oued-El-Hammam portent bien des patronymes d'outre-Rhin : Burk, Dhil, Feut, Grüber, Guebart, Heidt Jean et Georges, Baron, Kanter, Kieber, Kirsemann, Mauritz, Mylitz, Muller, Mutterer, Nef, Schlos, Schoeffler, Schiven, Wurtz, Wissembach, Zeringer. Il n'y avait pas seulement à la Légion, disais-je en 1959, à un parlementaire allemand en visite en Oranie, qu'on trouvait des noms à consonance germanique. A Lourmel, j'avais mis sous ses yeux l'annuaire téléphonique de notre province et, le feuilletant à ma prière, il avait exprimé sa surprise d'en dénombrer une si grande quantité.

En outre, entre 1855 et 1864, arriveront quarante et quelques nouveaux volontaires, en provenance de la métropole et quelques autres connaissant déjà le pays, les familles Eve, de Saint-Denis-du-Sig ; Meyer, de Mascara ; Derman, d'Oran ; Ceux provenant directement de France sont les Guillaume, Constance Marguerite, Jeannir, Mousière, Gaston, Altet, Antonini, Mme Berger, qui sera la première institutrice du lieu, Bourgeois, Bernascone, Vve Caussanel, Crouzet, Girard, Goupil, Donneux, Gossens, Guiraud, Heral, Janin, Llobera, Loustau, Roig, Mahut, Meyer, Orsali, Phillys, Prot, Puydebas, Rossel, Rucher, Santini, Sagnet, Taillefer, Tournier, Thure, Mme Sedone.

Compte tenu des générations qui se succéderont, un grand nombre de ces patronymes s'éparpillèrent et se retrouveront plus tard parmi les populations d'autres villages ou des centres urbains importants, plus ou moins proches de Dublineau. Pour l'annexe militaire s'installèrent les familles Collet, Vve Caussanel, qui cédera sa concession à la famille Galy, et enfin le capitaine Charles, Arsène Boudin, qui va jouer un rôle capital dans le domaine de la colonisation, "véritable créateur de la colonie d'Oued-El-Hammam", selon le témoignage du général Durrieu, commandant la division d'Oran, qui ajoutera cet autre témoignage que relate notre Histoire: "Il a fait sortir ce Centre du néant, à travers mille difficultés qui ne l'ont jamais découragé". Oul, du néant, de ce Rien qui était ce pays, devenu au fil des ans le premier client de la métropole, point d'Histoire qu'ignorent encore le plus grand nombre d'habitants de ce pays à la mémoire courte.

LE CAPITAINE BOUDIN

"Les plus humbles villages africains, a-t-on très justement écrit, doivent plus ou moins leur prospérité aux officiers qui ont accepté la tâche pénible de présider au premier établissement de leur colonie." Pour la plupart, ce fut un véritable sacerdoce, comme par la suite pour ceux des Affaires indigènes et les administrateurs des Services civils, à qui il me plaît de rendre ici un nouvel hommage. L'installation d'un groupe d'émigrés allemands dans le nouveau centre, dès qu'elle fut décidée, fut placée, comme ceux fondés en 1848, sous les ordres d'un directeur de colonie agricole autrement idoine, dynamique et sérieux que celui offert, si on peut dire, aux téléspectateurs de la première chaîne, à propos du village d'Arcole, spectacle peu goûté de nos compatriotes parce que s'agissant d'extraits d'un ouvrage publié en... 1954, bien avant la trahison de la Toussaint, que j'ai eu dans ma bibliothèque et dont je dirai un mot lorsque l'occasion s'en présentera, ou plutôt lorsque mon état de santé le permettra.

Mais venons-en à ce directeur de Colonie agricole, le capitaine Boudin, appelé à cette fonction en raison des grands services qu'il avait déjà rendus à la colonisation. Aux anciens de Tiaret, je dirai qu'il avait créé la pépinière située à gauche de l'entrée de leur cité, en arrivant de Guertoufa, puis les jardins d'Aouisset, qui devint le secteur aéronautique de Bouchekef, véritable porte de sortie et de secours, de 1959 à 1962, pour beaucoup d'habitants de la région, à l'époque où il y avait du danger à circuler en solitaire entre Tiaret et Relizane. Le modèle d'avion alors usité, — j'en parle en connaissance de cause, — était un Dakota de l'armée américaine de la dernière tourmente mondiale. L'intérieur n'avait rien d'accueillant, mais il valait mieux, le cas échéant, se rompre les os en chutant, que se faire égorger au cours d'une embuscade. Ajoutons que le capitaine Boudin avait aussi à son actif la création et l'aménagement de jardins d'agrément à Saïda. Son premier travail à Oued-El-Hammam fut de préparer les abris provisoires des émigrés d'outre-Rhin; il s'occupa de leur installation, partagea ensuite leurs épreuves et fut un exemple de travail et d'énergie. Lui-même avait choisi pour s'installer avec son détachement, hors de l'enceinte du village, la boucle formée par l'Oued El-Hammam avec sa rencontre avec l'Oued El-Louz dénommé plus tard, si j'en crois l'autocronique, oued Sidi-Amar. Aussi mal logé, au début, que les colons, il éleva, dès qu'il put, dixit le chanoine Desjardins, "des constructions pour lui et ses hommes et s'appliqua aussi à cultiver la terre aux environs". Les soldats eurent les jardins, le capitaine, lui, ensemença quelques hectares bien épierrés et défrichés non sans peine, pour son propre compte, car il avait l'intention de se fixer plus tard sur les mêmes terres.

En octobre 1854, sa tâche achevée, il fut nommé commandant de la place de Téniet-El-Haad, dans un secteur de l'Ouarsenis, entre Vialar et Affréville. Après avoir été admis à la retraite, il revint à Oued-El-Hammam, obtint une concession et fut chargé de fonctions municipales. Par décret du 27 janvier 1869, toute cette région passa du régime militaire au régime civil et fut annexée par la commune de Mascara, mais Boudin fut élu en qualité d'adjoint spécial du centre. Enfin, par un nouveau décret en date du 22 mars 1885, le centre a été dénommé Dublineau.

Au cours de ce demi-siècle de présence française, on constate que si la population européenne a, au fil des années, diminué par les départs en d'autres lieux, malgré l'implantation d'une gendarmerie, d'une gare, d'une usine dépendant des "Moulins de Mascara", d'une briqueterie-tuilerie, des Services de l'Hydraulique et d'E.G.A., d'écoles, d'une station de distribution d'essence, celle de l'autochtone s'est accrue sur une grande échelle. En 1885, en effet, le village compte 554 Européens et 572 musulmans. En 1936, les premiers ne sont plus que 389, et la population musulmane s'élève à 1 342 âmes. En dépit de la prise de possession de tous les biens pieds-noirs, les nouveaux moulins par la grâce de qui vous savez n'en sont pas plus heureux. Il suffit de savoir et de croire que ce village s'est quasiment dépeuplé... au profit de Mascara où les chômeurs, eux, ont décuplé.

Pourtant, les fellahs propriétaires étaient quatre fois plus nombreux que les colons français: 55 sur 68, et les terres exploitées par l'autochtone s'élevaient de 10 à 500 hectares. Je n'invente rien, il suffit de se rendre à Aix-en-Provence et de compulsier les archives du Gouvernement général de l'Algérie pour s'en convaincre.

Depuis la fondation de la commune, des maisons en location ont tenu lieu, l'une de mairie, l'autre d'église. Ce n'est qu'en 1890 que Dublineau eut enfin son église et sa maison commune, sur des emplacements prévus depuis 1852, grâce à une subvention du Gouvernement général, et presque à la fin du siècle un comité fut constitué en vue d'élever sur la place principale un monument en l'honneur de Pierre Dublineau et de son camarade Wendling. Ce monument fut inauguré le 18 novembre 1900. Il consistait en un socle en béton de 1,50 m de haut, avec soubassement et entablement, surmonté d'une pyramide de métal à base triangulaire de 2 m de hauteur. Une face de cette pyramide portait en relief le nom de Dublineau, une autre celui de Wendling. Sous chaque nom figuraient la date de 1845, celle de la défense du célèbre Blockhaus et une croix de la Légion d'Honneur. En 1922, le monument reçut, sur les faces du socle, des plaques de marbre portant les noms des soldats du village morts au cours de la première guerre mondiale. Pour des raisons indépendantes de ma volonté, je me vois dans l'obligation, et j'en ai du regret, de mettre un terme à cette évocation. J'aurais voulu m'étendre sur bien d'autres sujets: les cultures, le problème de l'eau, les vestiges et les ruines, les activités d'autres bonnes gens de l'endroit, mais à l'impossible nul n'est tenu. Peut-être — Inch' Allah! — retournerons-nous, un peu plus tard, à Dublineau.

CONCLUSION

Puisque nous sommes en cette circonstance dans la circonscription de Mascara, je désirerais compléter mes écrits précédents sur la cité chère à tant d'amis de là-bas, par un détail qui ne manquera pas d'intéresser plus d'un lecteur. Il s'agit de la désignation d'un quartier qu'on appelait le "Faubourg Isidore". Pourquoi ce prénom? Ecoutez, ou plutôt lisez:

"NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir Salut!

Sur la proposition de notre Ministre Secrétaire d'Etat au Département de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, chargé par intérim du Ministère de l'Algérie et des Colonies, avons décrété et décrétons ce qui suit:

Article 1^{er}

Sont nommés maires et adjoints aux maires des villes et des communes de l'Algérie ci-après désignées, savoir:

Département d'Oran - Mascara - Maire (fonctions nouvelles par suite de la suppression du Commissariat civil): M. Cabassot François, Isidore, adjoint actuel pour la ville."

Pour copie conforme - 19 janvier 1859.

Le Secrétaire de la Sous-Préfecture

Signé: BALLESTER.

M. Cabassot François, Isidore était l'arrière-grand-père de notre compatriote Gustave Cabassot, viticulteur domicilié rue du Beylick au temps des jours heureux, aujourd'hui à Ollioules dans le Var. "De nombreux Mascariens, m'écrit-il, ont pu se demander longtemps pourquoi un faubourg de la ville s'appelait "Faubourg Isidore".

Désormais, tous nos lecteurs le savent, et ils apprendront que ce premier maire de Mascara, et sans doute ses enfants, avaient mis en valeur les coteaux d'Arcibia par des plantations de sarments dont les récoltes, en vin rouge et blanc, leur valurent 18 médailles d'or et d'argent, à l'occasion des Expositions de Bruxelles, Lyon, Alger, Mostaganem, Paris, Bordeaux, Oran et Sidi-Bel-Abbès. C'est bien loin, dira-t-on. Loin et tout près pourtant, pour votre serviteur et tous ceux qui gardent au fond de leur cœur l'amour de la petite patrie perdue.

L'Histoire de notre chère Oranie est une chose, une autre en est celle des hommes et des femmes qui l'ont sortie du néant. Qui l'écrira?

François RIOLAND.